

comme le râle d'un agonisant ; puis une horrible exclamation que je fis entendre glaça d'effroi le voyageur.

— Qu'est-ce ? s'écria-t-il en s'adressant à son hôte, vous n'étiez donc pas seul ici ?

— Imprudent que je suis ! Je croyais qu'il dormait, dit le laboureur désolé.

— Mes cris redoublés, incohérents, faisaient retentir la hutte enfumée.

Le voyageur consterné prit la lampe et s'approcha du lit où j'étais debout. A peine fut-il arrivé près de moi, qu'il poussa un cri. C'était un de mes fidèles domestiques !.....

Depuis ce moment, ce serviteur dévoué s'attacha à mon chevet. Ses soins assidus parvinrent peu à peu à redonner à mon corps la force qu'il avait perdue, et à rétablir le calme de mes sens par l'espérance.

Les autres gens de ma maison furent amenés secrètement à ma cabane. Leur joie fut extrême en me revoyant. Leurs soins réussirent à cicatriser mes blessures.

Ma subite disparition avait produit dans le pays une vive sensation. On répétait partout qu'assaili dans ma fuite par les infâmes auteurs de l'incendie qui avait détruit mon château, j'étais tombé mort sous les coups de ces assassins. Profitant de cette circonstance, je donnai ordre à mes serviteurs d'accréditer ce bruit devenu général. Pour confirmer cette déclaration, tous mes domestiques prirent le deuil. Secrètement, je remis la gestion de mes affaires à une personne de confiance. Après avoir fait jurer à tous mes gens, ainsi qu'au laboureur dont j'avais reçu l'hospitalité, qu'ils garderaient le secret sur mon existence, je quittai les environs du château, et, à l'aide d'un déguisement et d'un nom supposé, je pus sans danger me livrer à la recherche de ma chère Maria.

Dès les premiers temps, je me flattais que mes perquisitions me feraient découvrir enfin la femme malheureuse, l'épouse adorée, dont une haine implacable m'avait séparé. Hélas ! les semaines, les mois, les années s'écoulèrent, et mes investigations amenèrent pour résultat l'affreuse certitude d'avoir à jamais perdu ma tendre Maria, mon épouse si vertueuse et si infortunée !...

Sans la religion qui interdit à mon désespoir une résolution extrême, j'eusse peut-être attenté à mes jours, et jeté ma vie comme un fardeau intolérable ; mais, au milieu des maux que je souffrais, la foi chrétienne me fit voir la main d'un Dieu frappant avec une sagesse profondément incompréhensible, et préparant à l'homme résigné, en retour de ses tribulations passagères, une vie d'éternelles félicités, en compagnie de ma sainte épouse.

Quinze ans s'étaient écoulés. Ignoré du monde entier, je trainais dans les larmes et l'affliction une vie languissante et solitaire.

Sur ces entrefaites, une lettre que je reçus de France réveilla dans mon âme une faible lueur d'espoir. La personne qui dirigeait mes affaires, et avec laquelle j'avais toujours été en correspondance secrète, m'informa que l'auteur de mes infortunes, Collard, venait enfin d'être arrêté et jeté dans les fers, en attendant l'époque

d'un jugement qui enverrait nécessairement au supplice ce féroce brigand.

Peu de temps après, une autre missive me fut envoyée par la même personne. D'après cette lettre, un étranger, vêtu d'un habit de religieux, s'était présenté à l'un de mes gens et avait demandé, avec les marques du plus vif intérêt, s'il était vrai, comme le bruit s'en était répandu, que ma mort n'était qu'une supposition. En apprenant que réellement je vivais encore, cet inconnu avait fait éclater une extrême joie et avait déclaré qu'il avait à me faire une révélation de la plus haute importance : mais que, ne pouvant confier qu'à moi son secret, il fallait absolument que je vinsse en France pour en recevoir la communication.

Quel pouvait être cet étranger, sinon le malheureux Antonio, qui, la veille de l'incendie du château de Morelly, m'avait donné avis des dangers auxquels m'exposait la présence de mon terrible ennemi ? Mais qu'avait-il maintenant à m'annoncer de si important ? Hors Maria, et ce qui pouvait se rapporter à sa destinée, tout me devenait indifférent. Cependant Antonio m'avait donné plusieurs fois des preuves non équivoques de son dévouement. Ne pouvait-il pas se faire que, cette fois encore, Antonio eût découvert le lieu de la retraite de mon épouse ? Lors de notre dernière séparation avec cette infortunée, elle était sur le point de donner le jour au fruit de notre hymen : Antonio pouvait à mon insu avoir été le dépositaire d'un trésor si précieux ; ou du moins la révélation qu'il avait à me faire pouvait se rapporter à l'existence de l'enfant dont le ciel avait peut-être conservé les jours.

Toutes ces considérations me déterminèrent à revenir en France.

C'était au moment où la république, depuis longtemps proclamée, atteignait en France son apogée de puissance, et où l'on vit commencer l'affreux régime de Terreur. En vain mes amis me représentaient les dangers que je courais en venant dans un pays où l'anarchie régnait. Rien ne fut capable de changer ma détermination. Maria existait peut-être encore !... Peut-être l'enfant auquel elle a donné le jour attendait les embrassements de son père !..... Antonio pouvait me les faire retrouver l'une et l'autre ! Qui eût pu me retenir en Italie !..... Je partis sur un bâtiment qui faisait voile pour les côtes de Provence. Une heureuse navigation me conduisit bientôt dans le port de Marseille, la ville jadis paisible et florissante, aujourd'hui si troublée et si malheureuse !

Je traversais pensif la ville silencieuse. Tout à coup retentirent à mon oreille les cris furieux d'une multitude d'hommes qui s'avançaient dans un désordre confus vers la place où je me trouvais. C'était une foule de soldats armés et de citoyens couverts de haillons, que l'espoir du pillage et d'une égalité chimérique avait amassés sous les drapeaux du terrorisme. Ces ardents sans-culottes traînaient brutalement un prisonnier au milieu des plus horribles vociférations.

Je me fusse volontiers arraché à

cette scène de terreur ; mais il me fut impossible d'éviter la troupe rugissante, car, avant que j'eusse pu prendre une direction opposée, je me trouvai mêlé, confondu avec eux, et presque emporté par leur torrent impétueux et terrible.

Le cortège avançait tumultueusement ; l'air retentissait de menaces et de cris ; cent mains étaient levées à la fois sur la malheureuse victime que la fureur populaire traînait sans doute à la guillotine. Au milieu de la horde bruyante et frénétique le prisonnier s'arrêta un moment devant moi. O surprise !.... Dans ses traits empreints de la plus touchante résignation.... je reconnus.... les traits d'Antonio !....

A l'aspect de l'infortuné dont les habits en lambeaux et le visage ensanglanté attestaient les violences de la population, un saisissement inexprimable s'empara de mon cœur. Mais quelle ne fut pas la terreur dont je fus saisi, lorsque, à la tête de la horde jacobine, mes yeux rencontrèrent les yeux de celui qui m'avait si longtemps poursuivi de sa haine, de Collard dont vous connaissez toute la férocité !

Ce monstre est le même scélérat que, par une imitation extravagante et puérile d'une époque de tyrannie, on nomme aujourd'hui Caracalla.

Ce brigand à bonnet rouge m'avait reconnu. Aussitôt il dirigea contre moi la foule des sans culottes. La fuite était le seul moyen de salut qu'il me fût possible d'employer. Par un bonheur inespéré, je pus me dérober aux poursuites des furieux démagogues. Errant de rue en rue, je cherchai un asile sauveur. C'est alors, Anselme, que votre générosité me recueillit chancelant, épuisé, près de mourir.

Le reste vous est connu. Le ciel n'a pas permis que votre dévouement fut couronné du succès que vous vous étiez promis : Collard est aujourd'hui revêtu d'une puissance illimitée. Antonio, immolé à sa vengeance, a sans doute emporté son secret dans la tombe. Hélas ! pour moi, dès ce moment, il n'est plus d'espérance !....

XII

UNE DÉCOUVERTE

Le comte de Morelly, a terminé son récit. Anselme l'a écouté sans l'interrompre, mais non sans verser des larmes de compassion aux tristes détails de tant de souffrances. Jusque-là, ce généreux vieillard avait espéré, mais maintenant tout es-

poir est évanoui. Il connaît trop la férocité du bandit qui les a arrêtés pour croire à la délivrance.

Tandis qu'au milieu des ténèbres de leur noire prison, ils sont l'un et l'autre livrés à leurs réflexions silencieuses, non loin d'eux, une voix, un cri s'est fait entendre !... Ce n'est point une illusion : ce cri, faible comme le soupir de l'agonie, sourd comme le râle d'une victime expirante sous le fer d'un assassin, paraît être sorti d'une poitrine d'homme, haute et oppressée.

Qu'ai-je entendu ? dit le comte de Morelly... nous ne sommes pas seuls dans ce cachot !..

— Une voix humaine, dit Anselme, a frappé mon oreille !..

— C'est la plainte de quelque malheureux.... Écoutez !..... écoutez !..

Et un pénible soupir leur arrive de nouveau, plus distinct cette fois et plus douloureux.

Plus de doute ! continue le comte ; un homme vivant, souffrant, mourant peut-être, habite les mêmes ténèbres que nous : en ce moment il lutte avec l'agonie !..

— Il en est temps encore ! s'écrie Anselme ; comte de Morelly, le ciel nous appelle au secours de cet inconnu : sauvons-le !

Plein de l'espérance de sauver la vie à son frère, Anselme s'avance au hasard ; sa main se promène tour à tour sur les murs délabrés, sur la terre humide du souterrain. Le comte l'imite dans ses recherches ; vains efforts ! Un quart d'heure s'est écoulé ; tous les recoins de la prison ont été scrutés soigneusement, et rien n'a indiqué la présence d'un être vivant ou d'un corps inanimé.

Toute espérance allait s'évanouir, lorsque, portant la main dans un des angles du cachot, Anselme a rencontré à fleur de terre une porte basse de bois vermoulu.

Dieu soit loué ! s'écrie-t-il ; suivez-moi !....

Il pousse un énorme verrou, qui cède en criant. Lourdemment la porte tombe, et une lumière lointaine laisse voir une ouverture donnant entrée dans un cachot plus profond et plus vaste que celui dans lequel ils sont eux-mêmes renfermés. Anselme, n'écoutant que sa charité, oublie son propre péril ; il franchit les marches, et en un instant arrive dans le caveau où son compagnon le suit en hésitant.

Sur le sol bourbeux du noir cachot un homme est étendu, immobile. C'est de sa bouche que sont sortis les cris étouffés